était mépris sur la façon d'interpréter la loi et, en conséquence, publia une décision de son comité tendant à rétablir dès aujourd'hui lundi le système du travail par quart autrement par relais.

Ce travail par « quarts » ou relais devait permettre aux ouvriers de faire leurs dix heures de travail par jour au lieu des huit heures auxquelles, de par la convention, s'était trouvée réduite leur journée en ne permettant plus aux tullistes de gagner leur semaine assez largement pour vivre.

Les fabricants de tulles qui, de leur côté, ne trouvaient plus un rendement suffisant de leurs métiers, délibérèrent longuement et se rendirent à l'évidence qui montrait que seul l'ancien système du travail par quarts était admissible dans l'industrie des tulles. Par 88 voix sur 93 votants, ils décidèrent de leur côté d'appliquer dès ce matin le nouveau système remplaçant celui de la convention.

Hier matin cette décision était apposée sur les murs de Calais.

En voici le texte :

CHAMBRE SYNDICALE DES FABRICANTS DE TULLES ET DENTELLES

Appel à la fabrique de tulles.

L'application de la nouvelle loi sur le travail a donné lieu à de sérieux conflits.

Il est reconnu par tous ceux qu'elle vise qu'elle est confuse et difficile, sinon impossible, à interpréter.

La façon dont elle a été appliquée à Calais est reconnue vicieuse et en contradiction avec son texte.

Une convention primitivement établie a été reconnue en opposition avec la loi.

La chambre syndicale des fabricants a cru qu'il était nécessaire, dans ces circonstances, de demander l'avis de jurisconsultes, et de ce qu'elle a recueilli il résulte que le travail dans les fabriques de tulles peut être organisé comme il est indiqué plus loin.

De ce mode de travail il ressort :

1° Que les patrons et les ouvriers qui se plaignent, les uns de la diminution de la production, les autres de la réduction de leurs salaires, recevront tous deux pleine et entière satisfaction ;

2° Qu'en l'adoptant, on se rapproche du travail des vingt heures tel qu'il est pratiqué à Nottingham, notre concurrent, et qu'on se soumet au vœu du législateur qui a eu en vue le rétablissement de la vie de famille permettant à tous ses membres de prendre leurs repas en commun, résultat aussi moral qu'économique pour la bourse du ménage.

La chambre syndicale des fabricants informe non seulement ses adhérents, mais aussi la fabrique tout entière, que, suivant décision prise dans sa séance de ce jour, à l'unanimité moins trois voix, à partir de lundi 12 du courant, les fabricants sont invités à organiser comme suit le travail dans leurs ateliers :

OUVRIERS DE JOUR — PERSONNEL PROTÉGÉ
(Femmes, enfants et filles mineures)
De 7 heures 1/2 du matin à 12 heures 1/2
(Repos de 12 h. 1/2 à 2 h.)
De 2 heures à 8 heures du soir

PERSONNEL PAR ÉQUIPES
1er ouvrier : De 7 h. 1/2 du matin à 12 heures 1/2
De 8 h. du soir à 1 h. du matin
2e ouvrier : De 2 h. après midi à 8 h. du soir
De 3 h. 1/2 à 7 h. 1/2 du matin.

Le travail ainsi organisé est en concordance complète avec le texte de la loi et ne peut donner lieu à aucune contravention.

Dans ce cas, la chambre syndicale cite à ses adhérents l'exemple de la place de Lyon qui n'a rien changé à ses habitudes anciennes, et, forte de son droit, bravant les procès-verbaux, a décidé de demander à la Cour de cassation un avis suprême sur l'interprétation véritable à donner à une loi qui ne devrait pas être applicable à notre industrie.

LE COMITÉ.

Calais, 10 novembre 1900.

Cette décision de la chambre syndicale des fabricants était à peine apposée sur les murs, que le syndicat l'Union convoquait ses adhérents, au nombre de dix-sept cents. Il prenait, à l'unanimité des membres présents moins trois voix, la décision suivante :

L'Union des tullistes de Calais, réunie en assemblée générale le 11 novembre 1900,

Vu la mise en demeure adressée par les fabricants aux ouvriers d'avoir à prendre leurs quarts à partir de lundi;

Considérant qu'en émettant la prétention d'imposer aux ouvriers le système de travail par quarts, la chambre syndicale des fabricants viole la convention qu'elle a signée ;

Qu'elle viole encore la loi, ainsi qu'il résulte de la déclaration de l'inspecteur divisionnaire du travail;

Que la guerre qu'elle déclare ainsi à l'Union met en question l'existence même du syndicat;

Que si, en effet, l'Union laissait les fabricants s'arroger le droit de briser, par leur seule volonté, une convention qu'ils ont passée avec elle, elle leur donnerait, par là même, le pouvoir de supprimer ensuite le tarif des salaires, et tous les droits acquis aux ouvriers grâce à l'action du syndicat;

Que, dans les circonstances actuelles, l'abdication de l'Union devant les patrons équivaudrait à la reconnaissance du droit absolu de la classe patronale;

Qu'elle constituerait pour l'Union une défaite irrémédiable;

Pour ces raisons, l'Union des tullistes proclamant la solidarité de tous les ouvriers devant les manœuvres patronales;

Déclare la grève générale des tullistes de Calais.

Maintient la convention et décide que les ouvriers tullistes ne reprendront le travail qu'avec un tarif nouveau s'élevant de 20 0/0 des prix portés au tarif de 1890 et à l'annexe qui y est jointe comportant le payement des journées de changement au-dessus de huit heures de travail, quel que soit le nombre des racks faits dans la semaine.

A L'EXPOSITION

Le dernier dimanche

Une grande foule s'est pressée hier, pendant le dernier dimanche, sur tout le territoire de l'Exposition. A l'intérêt avec lequel les visiteurs contemplaient, de tous leurs yeux, les merveilles accumulées et qui vont se disperser dans tous les pays du monde, on sentait bien qu'il y avait là des retardataires, avides d'emporter au moins une impression générale et de faire provision immatérielle de quelques souvenirs. Le temps, sans être froid, était plutôt frais, et quelque peu morose : c'était un vrai temps de novembre, faisant songer à de la neige dans l'air. Le soleil a fait quelques efforts vers la fin de l'après-midi pour illuminer encore ce terrain sur lequel il versa si bien pendant tout l'été ses torrents de lumière; mais tout s'est borné à quelques pâles sourires, à quelques rayons tôt allumés, tôt éteints. Un des électriciens de la grande illumination nocturne de la World's fair qui s'apprêtait pour la pénultième fois à éparpiller sur elle ses chevaux-électriques en voies lactées de lampes à incandescence, a pu dédaigneusement nous déclarer que « le soleil de novembre manquait décidément de potentiel » : obscur blasphémateur !

Cette mélancolie des choses donne raison à ceux qui ont préféré la clôture reculée seulement de quelques jours à la *prolongation* de l'Exposition. Les grandes constructions de la rue des Nations deviennent sévères au sein de ces brumes automnales, et le phare de Katsepé, qui fait tournoyer ses rayons auprès du palais des Congrès, dès que la nuit tombe, semble, d'une façon un peu trop naturaliste, se trouver déjà sur la côte de Madagascar. *Sunt lacrymæ rerum !* Les choses qui vont disparaître parlent avec trop d'émotion du passé à l'avenir; il est bon d'en conserver le souvenir dans toute sa grâce et de ne pas assister à la lente éclipse d'un prestige qui fut, en vérité, très grand.

En 1889, le dernier dimanche, qui tomba le 3 novembre, avait eu beau temps : il fournit un chiffre de 262,039 entrées payantes. Les six dernières journées, du 1er au 6 novembre inclus, donnèrent un total de 1,421,879 entrées payantes. Le jour de la clôture en 1889 (le 6 novembre), on enregistra le « chiffre-record » (fort dépassé d'ores et déjà en 1900) de 370,354 entrées payantes, et cela par un temps superbe. Les gardiens firent évacuer les galeries, pour la dernière fois, à quatre heures et demie, et, à partir de cinq heures du soir, on demanda cinq tickets à l'entrée.

Nous avons dit que, dès la clôture, l'administration a pris ses mesures pour rendre le plus rapidement possible au public la libre circulation sur les voies barrées dans l'emprise de l'Exposition, cela sans nuire à la tranquillité relative et à la sécurité auxquelles ont droit les exposants pendant leur déménagement. Les voies ferrées qui sillonnent le Champ de Mars ont été simplement recouvertes : on va les découvrir et des milliers de wagons vont venir reprendre les milliers de colis qu'ils ont apportés il y a six mois. Il est certain qu'il y aura, de ce fait encore, un certain encombrement sur les voies ferrées : cependant on peut espérer qu'il sera moins considérable que pour l'apport des marchandises, car les compagnies de chemins de fer ont acquis ce que l'on pourrait nommer une certaine expérience de ce cas spécial. De plus, les marchandises, que l'on emporte vont s'éparpiller au loin et se fragmenter (au point de vue théorique); celles que l'on apporta à une Exposition aboutissent au contraire à une brillante impasse, et la congestion du « tronc commun » est inévitable. Ce va être, en tout cas, à partir de mardi, sur les chantiers de l'Exposition, une grande animation, différente à la vérité de celle qui règne pendant l'organisation et pendant le fonctionnement, mais qui sera cependant bien curieuse. Il ne manque point, d'ailleurs, de « snobs » pour se délecter à voir démonter une Exposition, comme ils verraient démonter une grosse et belle machine; ils en approfondissent ainsi tous les détails de construction et toutes les connexités des rouages.

L'Exposition de 1900 promet à ces amateurs spéciaux beaucoup de satisfaction, car ce fut, en vérité une énorme ville improvisée.

Total général des entrées à l'Exposition pour la journée d'hier : 589,448.

Ces entrées se répartissent ainsi :

Entrées avec 2 tickets, de 8 h. à 10 h. du m.	16.482
Entrées avec 1 t., de 10 h. du m. à 6 h. du s.	442.260
Avec 1 ticket, de 6 heures du soir à la fermeture	61.833
Entrées avec cartes	58.025
Entrées avec jetons de service	10.551
Délégations (entrées gratuites)	297
Total	589.448

Dans ce total, l'annexe de Vincennes figure pour 28,700 entrées avec tickets, 1,408 avec cartes, 638 avec jetons de service.

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE
Bureau central météorologique

Lundi 12 novembre. — La dépression du nord de l'Ecosse gagne la Norvège, mais une nouvelle la suit et s'avance vers l'Irlande. Le baromètre est descendu de 10 mm. à Valentia et de 3 à Brest. Un minimum persiste sur l'Italie et le golfe de Gênes, la baisse atteint encore 3 mm. en Corse. De fortes pressions persistent en Russie ainsi que dans le sud-ouest du continent.

Le vent fraîchit du sud en Bretagne, il est fort du nord-ouest vers le golfe du Lion.

Des pluies sont signalées dans le nord, l'ouest et le sud de l'Europe; en France, on a recueilli 28 mm. d'eau au pic du Midi, 15 au puy de Dôme, 6 à Biarritz, 4 au Havre, 3 à Brest.

La température monte en Bretagne. Ce matin, le thermomètre marquait — 5° à Moscou, — 2° à Paris, + 14° à Alger, 15° à Lesina.

On notait : — 5° au puy de Dôme et au mont Ventoux, — 13° au pic du Midi.

En France, dans le Nord, la température va se relever avec ciel nuageux d'abord, puis pluvieux.

A Paris, hier, couvert; ce matin, nuageux.

Moyenne d'hier, 11 novembre, 2°5, inférieure de 3°9 à la normale.

Depuis hier midi, température maxima, 4°6, minimum de ce matin, —3°1.

A la tour Eiffel: maximum, 4°4; minimum, 0°6.

Baromètre à sept heures du matin, 764 mm. ; commence à baisser à onze heures.

Situation particulière aux ports.

La mer est agitée sur la Manche ; houleuse en Bretagne et en Provence.

LA RÉUNION NOCTURNE DES EMPLOYÉS D'OMNIBUS. — Les employés de la Compagnie des omnibus se sont réunis, cette nuit, au Tivoli-Vauxhall.

Le secrétaire général du syndicat, M. Moreau, les avait convoqués, « afin de déjouer une manœuvre de la compagnie ».

D'après M. Moreau, la compagnie aurait l'intention de réclamer, cette année même, au Conseil municipal, la rupture de son contrat avec la Ville. Elle abandonnerait son monopole, mais demanderait la concession de ses lignes de tramways pour trente ans.

Pour arriver à ses fins, a dit M. Moreau, la compagnie comptait sur le concours du personnel. Elle devait faire organiser des réunions où, en échange de leur appui, elle aurait promis aux employés la participation aux bénéfices, la journée de dix heures et la fixation du minimum de salaire à 5 francs.

Or, M. Moreau estime que le personnel qui aspire à exploiter lui-même ne doit pas favoriser une action ayant pour but la *prorogation* du monopole de la Compagnie des omnibus. Il engage donc ses employés à refuser les présents d'Artaxersès et à maintenir leur programme de revendications, à savoir : « Aucune part dans les bénéfices, journée de dix heures, minimum de salaire de 5 francs, salaires actuels pour tous ceux qui gagnent une somme supérieure; deux jours de congé par mois; avancement à l'ancienneté et non à la faveur et l'arbitraire; titularisation de tous les employés. »

M. Moreau déclare en outre qu'il a été mis au courant des « manœuvres » de la *compagnie* par un « haut personnage », M. Grébauval, président du Conseil municipal.

Un certain nombre de conseillers municipaux socialistes, MM. Labusquière, Weber, Paul Brousse, Rozier et deux conseillers municipaux nationalistes, MM. Evain et Poirier de Narçay, assistaient à cette réunion. Ces derniers ont déclaré qu'ils ne favoriseraient pas les agissements de la Compagnie des omnibus et qu'ils étaient prêts à soutenir les intérêts des travailleurs à quelque parti qu'ils appartinssent.

L'ordre du jour suivant a été voté à l'unanimité :

Les employés d'omnibus, réunis au Tivoli Vauxhall au nombre de 6,000 environ, félicitent le syndicat de sa vigilance et de sa prévoyance qui ont permis d'étouffer dans l'œuf la manœuvre projetée qui devait abaisser le salaire sous prétexte d'une participation des bénéfices plus qu'aléatoire ;

Persistent dans les revendications contenues dans le rapport du citoyen Moreau;

Félicitent les conseillers municipaux de Paris de leur appui et envoient leurs félicitations à la presse.

La réunion a été levée au cri de : « Vive le syndicat ! »

On sait que M. Boulanger, président du conseil d'administration de la Compagnie des omnibus, a démenti la nouvelle que cette compagnie eût l'intention de liquider ses services. Ajoutons que, dès avant-hier, il avait fait placarder dans les dépôts l'affiche suivante :

On fait courir le bruit que la Compagnie des omnibus avait l'intention de procéder à sa liquidation et qu'à cet effet elle devait convoquer prochainement son personnel.

Cette information a été portée à la connaissance du Conseil municipal. *Elle est dénuée de toute espèce de fondement.*

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

LA VARIOLE. — M. Lépine, préfet de police, vient de faire apposer sur les murs de Paris des affiches concernant les mesures à prendre contre la variole. En voici le texte :

En présence de l'augmentation du nombre des cas de variole à Paris, le préfet de police, sur l'avis du comité permanent de défense contre les épidémies, rappelle au public que la vaccination et la revaccination sont les seuls moyens d'arrêter la propagation de la maladie.

La variole se manifeste à tout âge; les opérations vaccinales, même renouvelées, ne confèrent qu'une immunité temporaire, dont la durée est amoindrie en temps d'épidémie.

Les personnes qui ont été vaccinées ou revaccinées, même avec succès, il y a plus de six ans, ne doivent pas hésiter à se faire vacciner à nouveau.

Cette affiche est accompagnée d'un tableau indiquant les lieux, jours et heures des vaccinations et revaccinations gratuites.

MESSE MILITAIRE. — La Société fraternelle des anciens officiers des armées de terre et de mer, membres de la Légion d'honneur, a organisé ce matin, à dix heures et demie, une messe en musique, à Notre-Dame-des-Victoires.

La cérémonie devait être présidée par le cardinal Richard, archevêque de Paris, qui, en ce moment à Rome, s'est fait représenter par son grand vicaire.

Dans les fauteuils réservés en face de la chaire, avaient pris place Mme Loubet, le lieutenant-colonel Meaux Saint-Marc, représentant le président de la République, et les représentants du ministre de la guerre et du grand chancelier de la Légion d'honneur.

Après la messe, dite par M. Lanusse, aumônier de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, le père Baboneau, de l'ordre des dominicains, a prononcé une allocution dans laquelle il a préconisé « l'esprit de corps, la force organisée, disciplinée, hiérarchisée, qui va droit au but comme l'obus d'un canon, et qui doit lutter contre l'individualisme, l'esprit d'indépendance que défend à l'heure actuelle une presse de sophistes, renégats de l'idée de patrie ».

L'inévitable conflit, déclare l'orateur, va se produire, dans lequel le dernier mot doit vous rester, sous peine de mort pour la société que vous représentez.

La maîtrise de la paroisse a ensuite exécuté divers morceaux de musique religieuse, tandis que les dames patronnesses quêtaient dans l'assemblée, au profit de la caisse de secours de la société.

Bien que le gouverneur militaire de Paris eût autorisé les officiers de réserve et de l'armée territoriale à se mettre en tenue, on ne voyait, parmi l'assistance, que fort peu d'officiers en uniforme.

LE BALLON FRANÇAIS L'« AÉRO-CLUB » ayant à bord M. Vallot, directeur de l'observatoire du mont Blanc, et conduit par le comte de la Vaulx, parti jeudi matin de l'usine du Landit, est descendu à Bruxelles.

La température minima observée à 4,750 mètres était de 18° au-dessous de zéro.

L'établissement militaire de Chalais-Meudon avait pris part aux expériences et lancé un ballon monté qui a suivi la même direction et a atterri dans les environs de Mons, sur la frontière française. Le ballon était conduit par le lieutenant-colonel Renard et avait à bord comme passagers M. Deslandres, astronome à l'observatoire de Meudon. M. Teisserenc de Bort a lancé de l'observatoire deux ballons-sondes, un à quatre heures du matin qui est parvenu à 13,400 mètres et un à huit heures qui s'est élevé jusqu'à plus de 14,000 mètres. La température minima du premier a été de 53° au-dessous de zéro et celle du second de 50° seulement, toujours au-dessous de zéro et à une altitude de 13,000 mètres.

ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER. — Deux ouvriers travaillaient hier à la réfection de la ligne, près de la gare de Trappes, sur la ligne de Rambouillet. Ils voulurent éviter un train de marchandises et se garèrent sur la voie descendante.

Le rapide de Paris à Rambouillet arriva brusquement sur les deux malheureux qui furent renversés, projetés hors de la voie et blessés grièvement.

Le rapide s'arrêta et on releva les deux victimes. Le docteur Poirier, qui allait chasser à Trappes, descendit un des premiers et donna ses soins aux blessés; l'un des deux ouvriers, relevé dans un état lamentable, succomba presque aussitôt. La vie du second est également en danger.

Un autre accident, heureusement moins grave, a désorganisé la circulation des trains sur la ligne de Ceinture, hier, après midi.

A deux heures, deux machines se sont heurtées, en cours de manœuvre, à la gare d'Auteuil. L'une d'elles a déraillé et la voie a été obstruée jusqu'à quatre heures. Les trains qui amenaient au champ de courses d'Auteuil de nombreux voyageurs ont été retardés considérablement.

LES VINS DE BOURGOGNE. — Hier dimanche, a eu lieu, à Beaune, la célèbre vente des vins fins des hospices. On sait que l'échelle des prix des vins de Bourgogne est approximativement fixée chaque année par cette adjudication qui, comprenant différents climats, donne naturellement divers résultats.

L'assistance était plus nombreuse que d'habitude. Mais les acheteurs se sont montrés très réservés, car, paraît-il, la qualité des vins offerts n'était pas parfaite.

Des 33 lots de vin mis en vente, 20 lots complets et 3 demi-lots n'ont pas trouvé acquéreur. A la fin des opérations, la vente aux enchères n'avait produit que 40,000 francs. Le reste de la récolte sera vendu à l'amiable par les soins de la commission administrative des hospices.

Vins rouges. — Ont été vendues une cuvée de 21 pièces de Beaune, à raison de 500 francs la queue ; une cuvée de 27 pièces de Beaune à 600 francs la queue ; 5 pièces de Pommard à 445 francs la queue ; une cuvée de 25 pièces d'Aloxe-Corton à 520 francs la queue; une cuvée de 21 pièces de Volnay à 400 francs la queue; 4 pièces du même cru à 520 francs la queue.

Vins blancs. — Une cuvée de 6 pièces de Meursault à 400 francs la queue; 6 pièces même cru à 480 francs la queue; 5 pièces même cru à 440 francs la queue; 9 pièces même cru à 700 francs la queue; 7 pièces même cru à 400 francs la queue; 6 pièces même cru à 430 francs la queue.

Rappelons que la queue est une mesure locale valant 456 litres, soit deux pièces de 228 litres chacune.

A l'issue de la vente des hospices, les négociants en vins de la région se sont réunis à la mairie, salle du tribunal de commerce, sous la présidence de M. Albert Morot, président du tribunal de commerce, pour fixer, d'un commun accord, les prix des vins de 1900 :

Vins rouges. — Mercurey, 200 fr. la pièce de 228 litres; Chassagne et Santenay, 320 fr. ; Monthelie et Auxey, 340 fr. ; Savigny, 360 fr. ; Aloxe-Corton, 360 fr.; Beaune, Pommard et Volnay, 400 fr. ; Volnay-Santenot, 440 fr.; Chambolle et Morey, 460 fr. ; Vosne et Nuits, 500 fr. ; Nuits-Saint-Georges, 560 fr. ; Richebourg, 620 fr. ; Musigny, 660 fr. ; Romanée, 700 fr.

Vins blancs. — Buxy, 200 fr. la pièce de 228 litres; Pouilly, 260 fr.; Chablis première, 340 fr.; Meursault, 500 fr. ; Chevalier-Montrachet, 600 fr. ; Montrachet, 700 fr.

INCIDENT DE FRONTIÈRE. — Le commissaire spécial de Conflans-Jarny, localité-frontière de la ligne Verdun-Metz, vient de dresser procès-verbal du fait suivant :

Le douanier allemand Kross poursuivait le nommé Adolphe Harmant, Lorrain annexé, réfractaire à la loi militaire allemande, qui s'était hasardé à entrer dans une auberge de Vionville, mais s'en était enfui en se voyant soupçonné par Kross d'être dans une situation irrégulière.

Adolphe Harmant réussit à regagner la frontière ; il avait déjà accompli une centaine de mètres au pas de course sur le territoire français, quand le douanier allemand Kross, furieux, épaula son fusil et fit feu. Harmant, ayant eu la présence d'esprit de se cacher derrière un arbre, entendit siffler la balle, mais ne fut pas atteint.

Le fait que le douanier allemand a tiré alors que Harmant était bien et dûment rentré sur le territoire français, va motiver une enquête.

ATTAQUE NOCTURNE. — On mande de Limoux que M. Caunes, avocat, avait quitté le cercle où il se rend d'habitude et rentrait chez lui lorsqu'il fut frappé d'un coup de poignard au côté gauche par un individu resté inconnu, qui prit aussitôt la fuite. M. Caunes put retourner au cercle. Le coup de poignard avait traversé son pardessus, un carnet qui se trouvait dans la poche du paletot, la chemise et avait éraflé la peau. On se perd en conjectures sur cette tentative d'assassinat.

INFORMATIONS DIVERSES

— La chasse, que nous avons annoncée, offerte par le président de la République en l'honneur des grands-ducs, dans les tirés de Rambouillet, a été favorisée par un temps splendide.

Au tableau : 1,500 faisans, 50 perdreaux, 20 canards, 5 chevreuils, 200 lapins. Le président de la République a abattu 95 faisans, 20 lapins, 3 perdreaux ; le grand-duc Vladimir : 80 faisans, 40 lapins, 3 perdreaux ; le grand-duc Alexis : 90 faisans, 1 chevreuil, 20 lapins, 5 perdreaux ; le duc de Leuchtenberg : 80 faisans, 15 lapins, 10 perdreaux.

— *La soirée de gala de l'Opéra.* — La dernière fête donnée à l'occasion de l'Exposition a eu lieu, hier, à l'Opéra où une représentation de gala était offerte par M. Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Soirée très brillante, à laquelle étaient invités tous les grands prix des beaux-arts, les commissaires généraux de l'Exposition, les membres du conseil supérieur des beaux-arts et du conseil supérieur de l'instruction publique, les hautes personnalités du monde diplomatique, politique, militaire de la colonie étrangère de Paris et de la société parisienne.

La salle présentait un coup d'œil splendide.

Le programme, des mieux réussis, comportait la *Marche hongroise*, de Berlioz, le 1er acte d'*Alceste*, de Gluck, le 2e acte de *Carmen*, les *Danses de jadis et naguère*, le *Chant du XXe siècle*, de M. de Bornier.

Cette belle soirée de gala s'est terminée sur l'exécution de la *Marseillaise*, écoutée debout et acclamée par tous les assistants.

— L'administration Dufayel vend par abonnement et au comptant dans plus de 400 magasins Paris et province. La brochure explicative est envoyée franco sur demande. Entrée libre. Nombreuses attractions tous les jours.

— *Mieux, meilleur marché.* — Grâce à leur construction scientifiquement étudiée tous les appareils de chauffage mis en vente par les Etablissements Allez frères, 1, rue Saint-Martin, poêles, cheminées, calorifères, foyers fixes ou roulants, cuisinières, fourneaux de cuisine (Médaille d'or à l'Exposition universelle) produisent le maximum de chaleur avec le minimum de combustible.

TRIBUNAUX

Les accidents de chemin de fer. — On télégraphie de Tours que le tribunal correctionnel a condamné à 100 francs d'amende, avec application de la loi de sursis, le mécanicien Barré, de la Compagnie d'Orléans, poursuivi comme auteur responsable de l'accident de chemin de fer survenu, le 19 août dernier, à l'entrée de la gare de Tours, et au cours duquel plusieurs voyageurs furent blessés.

La compagnie a été déclarée civilement responsable.

NÉCROLOGIE

On annonce d'Angers, où il s'était retiré auprès de son fils, M. Nicolas Le Roux, ingénieur des ponts et chaussées, la mort d'Hector Le Roux, peintre des plus distingués, qu'Edmond About avait surnommé le poète au pinceau des *vestales*. Né à Verdun, Hector Le Roux avait soixante et onze ans. Elève de Picot, second prix de Rome en 1857, il s'attacha surtout à retracer les scènes intimes de la vie antique à Rome, et paraît avoir eu un goût tout particulier pour les gardiennes du feu sacré. On ne compte pas moins de six de ses tableaux consacrés aux vestales : de là le mot d'Edmond About.

De 1857 jusqu'à ces dernières années, Hector Le Roux ne cessa de produire; son *Columbarium* (1864) est au musée du Luxembourg. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1877.

LIBRAIRIE

Suivre tous les matins, dans **LA DÉPÊCHE DE PARIS** (directeur Paschal Grousset), les articles, documentés de graphiques, du capitaine d'artillerie Gaston Moch, sur *la Réforme de l'armée française*. En vente partout, **le numéro cinq centimes.**

Nos lecteurs n'ont pas oublié les fragments documentés, pleins d'observations vives et spirituelles, parus dans nos colonnes sous le titre de : « Pages d'un carnet de route ». Ces feuillets fort augmentés sont devenus un livre : *Une femme chez les Sahariennes*, que publie E. Flammarion; livre illustré de 90 photographies rapportées par l'auteur, Mme Jean Pommerol.

Jamais les mémoires du dix-huitième siècle n'ont été plus à la mode qu'aujourd'hui. Aussi le nouveau volume qui vient de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy : *Garat (1762-1823)*, de Paul Lafond, est-il déjà entre toutes les mains. C'est l'histoire anecdotique du célèbre chanteur-compositeur qui conquit si rapidement la faveur des salons et qui fut pensionné par la reine Marie-Antoinette; on sait qu'il continua également à être le grand favori sous le Directoire. Avec lui nous pénétrons dans les milieux artistiques et les salons si curieux de cette époque.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Suprême Pernot
le meilleur des desserts fins.

THÉATRES

La cour de la gare Saint-Lazare, encore éclairée par une lune superbe, a vu ce matin défiler, depuis six heures, nombre de personnalités du monde des arts et des lettres, venues pour serrer la main, avant leur départ, à Mme Sarah Bernhardt et à M. Coquelin aîné. Les deux excellents artistes ont quitté Paris par le rapide du Havre de 6 h. 55.

Mme Sarah Bernhardt arrive exactement à 6 h. 31, accompagnée de son fils et de sa bru; elle est reçue à la gare par Mlle Louise Abbema, MM. Duberry, son ancien secrétaire, qui actuellement remplit ces mêmes fonctions à la Comédie-Française, M. Ullmann, son ancien administrateur, et M. Jué, le nouveau secrétaire général du théâtre Sarah-Bernhardt.

Parmi les personnes présentes, on remarque aussi Mme Séverine, M. Hertz, qu'on donne comme le futur codirecteur de la Porte-Saint-Martin avec M. Jean Coquelin, M. Cellarius, qui accompagne sa jeune sœur engagée dans la troupe, M. Charles Akar, beaucoup de comédiennes et de comédiens.

Mme Sarah Bernhardt monte dans le wagon-lit salon nº 1510. Toilette de voyage : elle est coiffée d'un chapeau en paille noire, orné d'une plume également noire, et vêtue d'une longue jaquette droite en fourrure, entr'ouverte, laissant voir un corsage de soie crème sur lequel se balance une longue chaîne d'or.

M. Coquelin aîné arrive ensuite, à 6 heures 40. Il se dirige vers Mme Sarah Bernhardt, l'embrasse, cause longuement avec elle, puis revient au wagon suivant et s'installe dans le coupé de l'avant.

Le président de l'Association des artistes fait aussitôt appeler M. Bouyer, membre du comité, et le prie, tout en s'excusant, d'aller au galop chercher 10,000 billets de la loterie, lesquels partiront par le train suivant de 8 heures 25 et seront remis à M. Coquelin, grâce à la complaisance du chef de gare de Paris, avant que le grand artiste s'embarque sur l'*Aquitaine*.

Le signal du départ est donné à 6 heures 58; les chapeaux et les mouchoirs s'agitent; les cris de « Bon voyage ! » et « Au revoir ! » s'échangent.

Le train s'éloigne et se perd dans le brouillard du petit jour qui commence à poindre.

Plusieurs personnes ont accompagné jusqu'au Havre les deux grands voyageurs. Citons : Mme et M. Maurice Bernhardt et Jean Coquelin.

Avant le départ, les malicieux remarquaient qu'il paraissait y avoir deux troupes, celle de Coquelin et celle de Sarah Bernhardt : tout cela se sera arrangé dans le wagon.

La compagnie Sarah Bernhardt-Coquelin doit jouer à New-York jusqu'au 29 décembre.

Comme nous l'avons dit, les deux noms réunis de ces deux grands artistes le seront encore à Paris. Ce qui le prouve encore, ce sont les paroles dites ce matin par M. Coquelin aîné à M. Jué :

« A l'année prochaine, mon bon Jué, nous avons beaucoup à « potasser » ensemble. »

— Le grand artiste Novelli, qui vient de fonder à Rome un théâtre sur le modèle de la Comédie-Française, en a ainsi annoncé l'ouverture à l'administrateur général du Théâtre-Français :

A vous, cher et illustre directeur de la Maison de Molière, j'envoie le salut de la modeste Maison de Goldoni, qui a été triomphalement inaugurée hier soir. A tous mes vaillants camarades, mon affectueuse et fraternelle accolade.

ERMETE NOVELLI.

M. Jules Claretie a répondu à cette dépêche :

Tous nos vœux, nos compliments et nos bravos. Goldoni a écrit la mort de Molière. La Maison de Molière salue cordialement la naissance de la Maison de Goldoni.

JULES CLARETIE.

Puisque nous parlons de la Comédie-Française, ajoutons que ce n'est pas sans une certaine inquiétude que nous avons vu les dessins publiés par l'*Illustration* dans son numéro de samedi dernier.

Ces dessins donnent l'état d'avancement (?) des travaux de reconstruction du Théâtre-Français à la date du 4 novembre.

A les voir, on se demande si le Théâtre-Français pourra rouvrir ses portes, non pas au 29 décembre de cette année, comme on l'a promis, mais à Pâques ou à la Trinité de l'année prochaine.

— L'Opéra a joué 27 fois, dans le courant d'octobre 1900 et encaissé 528,357 francs, ce qui donne le chiffre de 19,568 francs par représentation.

La plus forte recette a été réalisée par le *Tannhæuser*, le 15, avec 22,661 francs. Vient ensuite le *Cid*, avec 22,490 francs, puis *Samson et Dalila* et l'*Etoile* avec 22,465 francs.

Pendant le mois correspondant de l'année 1899, l'Opéra avait joué 17 fois et encaissé 266,726 fr., ce qui donnait une moyenne de 15,689 francs par représentation.

— Ce soir :

A l'Opéra, les *Huguenots*, avec Mlle Bréval dans le rôle de Valentine, et M. Fournets dans celui de Saint-Bris.

Au Nouveau-Cirque, première représentation de *Jeux nautiques*, pantomime nouvelle comique, avec des exercices inédits de natation par Unthan et les champions américains Andrée et Golden. Représentation de dames : l'écuyère polychrome, nouvelle création de Thérèze Renz; les six sœurs Daïneff, acrobates sur mains et tête, avec jeux icariens nouveaux; Mlle Lina Panzer, danseuse de corde; les sœurs Pérès; Mlle Dolinda de la Plata et les clownesses.

Au Casino de Paris, suite des luttes internationales pour le championnat du monde.

— Le théâtre des Variétés annonce irrévocablement huit dernières représentations du *Carnet du diable*. Maintenant que l'Exposition va fermer, c'est aux Variétés seulement qu'on pourra voir la *Pendule de Falconnet*. Au reste, nous dit une note de la direction, M. Isaac Camondo a assisté cette semaine à la photographie du groupe des tableaux vivants du second acte et a fait des compliments à M. Achille Lemoine, qui l'a réglé.

— Aux Escholiers, où l'on a applaudi à la dernière réunion Mlle Myriam Manuel dans ses chansons, on répète les pièces qui seront représentées dans les premiers jours de janvier.

SPECTACLES DU LUNDI 12 NOVEMBRE

Opéra. 8 h., les Huguenots. — Mardi, relâche.
Français (th. Sarah-Bernhardt) 8 h. 1/2. — Le Demi-Monde.
Opéra-Com. 8 h. »/». — Louise.
Odéon. 8 h. 1/4. — Le Dépit amoureux. — Mithridate. — Le Paquet.
Vaudeville. 8 h. 3/4. — Mme Sans-Gêne.
Gymnase. 9 h. »/». — La Poigne.
Variétés. 8. 1/4. La Nouvelle Borne. Le Carnet du diable.
Châtelet. 8 h. 1/2. — La Poudre de Perlinpinpin.
Gaîté. 8 h. 1/2. — Rip.
Porte-St-Martin. 8 h. »/». — L'Assommoir.
Renaissance. 8 »/». — La Pelisse. — Mam'zelle Carabin.
Pal.-Royal. 8 h. 1/4. — Le Gros Lot. — Coralie et Cie.
Ambigu. 8 h. 1/4. — Les Deux Gosses.
Nouveautés. 8 h. 3/4. La Dame de chez Maxim.
Bouffes. 8 h. 1/4. — Pomme d'Api. — La Czarda.
Th. Antoine, 8 h. 1/2. — Un bain. — La Parisienne. — Les Gaîtés de l'escadron.
Athénée. 8 h. 1/2. — Les Demi-Vierges.
Cluny. 8 h. 3/4. — Les Quatre Coins de Paris.
Déjazet. 8 h. 3/4. — Les Femmes collantes.
Th. de la République. — Relâche.
Olympia. 8 h. 1/2. — Liane de Pougy. — Little-Tich.
Hippodrome, pl. Clichy, 8 1/2. — Une fête à Rome.
Fol.-Bergère. 8 1/2. Mme Bonaparte. Biograph. Tpe russe.
Cas. de Paris. 8 1/2. Cadet Roussel. Championnat de lutte.
Gd Guignol. 9h. — Vieux Ménages !
Nouv.-Cirque. 8 h. 1/2. Jeux nautiques. Th. Renz. Daïneff.
Cirq. d'Hiver. 8 1/2. Les Fils du désert. Echelles vivantes.
Cirq. Medrano. 8 1/2. Attractions nouv. Chasse au renard.
Cigale. Tél. 407-60. — T'y viens-t-y ?
Pal. de Glace (Champs-Elysées). Patinage sur vraie glace.
Mus. Grévin. Bonaparte à la Malmaison. Orchestre dames.

A l'Exposition :

Vieux Paris. Gd théâtre, gde matinée. La rue, spect. diver.
Vil. Suisse. Av. Suffren, de 10 h. matin à 11 h. soir. 1 fr.
Palais de l'Optique (Ch. de Mars). La Grande Lunette de 1900. 60 attractions. Entrée, 1 f. 50. Avec bon Expon, 1 fr.
Maréorama Hugo d'Alesi. — Illusion d'un voyage en mer.
Grande Roue. Merv. ascension sans vertige de 10 h. m. minuit. Entrée sans ticket Exposition. 10 attract. grat.
Panor. de Madagascar (Trocadéro). Gd prix. Gral Duchesne dév. Tananarive. 12 dioramas de la conquête. Ent. : 1 fr.
Trocadéro. — Exposition minière. — Monde souterrain.
Tour Eiffel. 9 h. mat. à 10 h. soir. Restaurant 1er étage.

SPECTACLES DU MARDI 13 NOVEMBRE

Opéra. Relâche. — Mercredi, 8 h., le Prophète.
Français (th. Sarah-Bernhardt). 8 h. 1/2. — La Joie fait peur. — Le Gendre de M. Poirier.
Opéra-Com. 8 h. »/». — Une Aventure de la Guimard. — Le Juif polonais.
Odéon. 8 h. »/». — La Guerre en dentelles.
(Les autres spectacles comme lundi)

DÉPÊCHES COMMERCIALES

La Villette. 12 novembre. — Bestiaux. — Vente facile sur le gros bétail, les veaux et les porcs, lente sur les moutons.

Espèces	Amenés.	Vendus.	1re qté.	2e qté.	3e qté.	Prix extrêmes viande nette	Prix extrêmes poids vif
Bœufs.	3.430	3.065	1 42	1 22	» 86	» 80 à 1 48	» 54 à » 94
Vaches	1.298	1.091	1 36	1 04	» 80	» 74 1 44	» 50 » 90
Taurx.	259	236	1 14	» 88	» 76	» 70 1 20	» 44 » 80
Veaux.	1.411	1.265	1 96	1 76	1 50	1 45 2 08	1 06 1 70
Moutons	21.696	20.048	1 88	1 64	1 40	1 35 1 95	» 90 1 44
Porcs.	3.315	3.315	1 38	1 34	1 30	1 26 1 42	» 76 » 96

Peaux de mouton selon laine............ 1 50 à 6 50
63 vaches laitières vendues de 335 à 690 francs
Entrées au sanatorium le 9 novembre : 835 moutons allemands, 318 autrichiens.
Réserve aux abattoirs, le 11 nov.: 617 bœufs, 195 veaux, 2,818 moutons.
Entrées depuis le dernier marché : 352 bœufs, 1,378 veaux, 4,130 moutons, 601 porcs.
Renvois figurant dans les arrivages : 686 moutons.

ROYAL HOUBIGANT NOUVEAU PARFUM HOUBIGANT. 19. Faubg St-Honoré.

EAU DE BOTOT Dentifrice antiseptique supérieur, le seul approuvé par l'Académie de Médecine de Paris. 17. r. de la Paix.

DENTIFRICES DES RR. PP. BÉNÉDICTINS DE SOULAC
A. SEGUIN, Bordeaux
MEMBRE du JURY, HORS CONCOURS
Expon Univlle Paris 1900

FAITES AUJOURD'HUI un Potage ou un Plat DE MACARONI AUX ŒUFS RIVOIRE & CARRET

HUNYADI JANOS
Eau purgative adoptée par les Hôpitaux.

FEUILLETON DU Temps
DU 13 NOVEMBRE 1900

LA MUSIQUE

Une école de musique idéale. — La Schola cantorum. — L'art et le métier. — L'enseignement professionnel. — L'enseignement esthétique. — L'enseignement moral. — Concerts dominicaux.

Je vous ai plus d'une fois entretenus de la *Schola cantorum*. Cette *Ecole de chantres*, faite à l'origine pour former des chanteurs d'église au vrai style grégorien et palestrinien, s'est peu à peu élargie et fortifiée jusqu'à devenir une école de musique, une école de *toute* la musique. Lorsqu'on la fonda, voici quatre ans environ, elle possédait un avoir de trente-sept francs cinquante centimes : son budget sera, cette année, assez voisin d'une centaine de mille francs. Elle fut d'abord contenue dans quelques chambres étroites; elle vient de s'installer rue Saint-Jacques, au numéro 269, dans un magnifique logis du dix-septième siècle, dont la noblesse, l'harmonie et la proportion sont une leçon déjà pour les élèves d'une école d'art. Elle n'enseignait primitivement que le chant; elle enseigne aujourd'hui la composition, le piano, le violon, tous les instruments; enfin, elle enseigne l'art de diriger l'orchestre; elle enseigne d'autres choses encore plus précieuses et plus rares, et que je vous dirai tout à l'heure. Elle enferme en ses murs une « maison de famille », où demeurent des enfants destinés pour la plupart à chanter dans les maîtrises, à qui l'on ne donne pas seulement une éducation musicale, mais à qui l'on apprend ce qu'il faut de lettres, d'histoire et de connaissances générales pour faire un « honnête homme », à qui l'on apprend aussi à graver la musique, car il est bon que ceux auxquels la voix ferait un jour défaut possèdent un métier manuel qui leur serve de gagne-pain. C'est pourquoi la *Schola* contient un atelier de gravure. Cet atelier publie, en des éditions scrupuleusement respectueuses du texte original — vous ne sauriez croire combien ce scrupule et ce respect sont inusités — les chefs-d'œuvre des maîtres anciens, Palestrina, Lassus, Schütz ou Carissimi. Avoir accompli une tâche si vaste avec si peu de moyens, de trente-sept francs cinquante avoir fait sortir en quatre ans tant de choses, sans nulle aide et le plus souvent malgré l'hostilité des administrations officielles, vous conviendrez que cela tient du miracle. Ce miracle est dû à l'effort de trois hommes : M. Alexandre Guilmant, M. Vincent d'Indy et M. Charles Bordes, à leur audace, à leur activité, à leur foi, à leur désintéressement. Car voici le plus grand des miracles : c'est de rencontrer une entreprise qui ne soit pas une affaire, et dans laquelle personne ne cherche la satisfaction de son intérêt ni celle de sa vanité.

La *Schola* vient, en des fêtes qui durèrent deux jours, d'inaugurer son logis nouveau. Tantôt dans la grande salle des concerts, tantôt dans un merveilleux salon qui a gardé intactes ses boiseries du dix-septième siècle, et qui semble un décor fait à souhait pour la pure et noble intimité de la sonate ou du quatuor, on entendit des conférences et de la musique. Musique excellente et choisie, et telle qu'on en trouve en peu de concerts. De Bach, une des plus belles cantates, *Ihr werdet weinen und heulen*, ainsi que la *Fantaisie* et l'admirable *Fugue en ut* mineur pour orgue, jouées par M. Guilmant avec la pureté, la simplicité et la profondeur qui lui appartiennent; de Schütz, le sublime *Dialogus per la Pascua*; de Clément Jannequin, deux chansons françaises, *Ce joly may ma verte cotte destirai* et *Au joly jeu de pousse-avant*, extraordinairement vives et divertissantes; de M. Charles Bordes, un *Dialogue spirituel* d'une justesse, d'une spontanéité et d'une force d'expression saisissantes, d'une forme à la fois traditionnelle et neuve, et d'une superbe sonorité chorale; c'est grand dommage que M. Bordes, attaché à l'écrasant labeur de la *Schola*, s'accorde si rarement le loisir d'écrire, renoncer à composer lorsqu'on est pourvu de dons si heureux et si singuliers, c'est le suprême témoignage de désintéressement que puisse donner un musicien. Il y eut une séance de musique de chambre, où l'on interpréta d'émouvants *lieder*, ainsi que le quatuor pour piano et cordes d'Ernest Chausson et le quatuor à cordes de César Franck. Il y eut une conférence ingénieuse et charmante de M. André Hallays sur la *Maison de la Schola*. Et j'aimerais vous parler plus longuement de toutes ces choses. Mais la place me manque, et je dois en venir à ce qui fut l'essentiel de ces fêtes : le discours où M. d'Indy exposa ce que doit être à son gré une école de musique, — et ce que sera, si elle réalise son idéal, la *Schola cantorum*.

La pensée fondamentale de M. d'Indy, la pensée qui a dirigé la formation de la *Schola*, c'est que l'art n'est pas un métier, c'est qu'une école d'art ne doit pas être une école professionnelle. Il faut s'entendre. Il est dans tout art, et il est dans la musique aussi, une partie de métier, une partie matérielle et technique. Mais cette partie, qui consiste pour un virtuose à posséder un mécanisme agile et sûr, pour un compositeur à écrire correctement une fugue, est nécessaire, mais point suffisante. (Elle est nécessaire pourtant, et rien n'est plus stupide que l'opinion répandue en ce siècle chez les gens du monde, d'après laquelle l'inspiration est tout.) Lorsqu'on est un virtuose accompli ou un harmoniste savant, on n'a fait que les premières études, on ne sait que son métier : où finit le métier, l'art commence. Dans presque toutes les écoles ou conservatoires de musique, et, en particulier, dans celui que la France possède, on en demeure au métier, et l'on pense en avoir assez fait lorsqu'on a assoupli les doigts d'un instrumentiste au point qu'ils exécutent des traits compliqués. Le reste est remis au hasard. M. d'Indy juge qu'il est possible de faire davantage et de former des artistes. Comment ? Il va de soi qu'on ne peut leur donner le génie : c'est un phénomène que toutes les écoles du monde seront toujours incapables de créer. Mais ce qu'on peut leur donner, c'est la connaissance et l'intelligence de leur art et le sentiment profond de sa beauté. On peut leur faire comprendre et aimer la musique, et non pas seulement *leur* musique. On peut leur faire voir, toucher, saisir l'âme de leur art se transmettant et passant de forme en forme depuis l'origine première jusqu'au temps d'aujourd'hui; leur montrer ce qui demeure en effet d'éternellement vivant et jeune dans les plus anciennes de ces formes; leur apprendre à retrouver dans le passé la source vive du présent; leur communiquer une familiarité véritable, étroite, intime, avec l'esprit des maîtres et l'esprit des chefs-d'œuvre. Et la méthode d'un tel enseignement, M. d'Indy la définit ainsi : faire suivre aux élèves la même marche que l'art a suivie; en sorte que, subissant eux-mêmes, en leur période d'études, les transformations subies par la musique à travers les âges, ils se seront assimilé dans leur ordre naturel les formes qui se sont logiquement succédé dans les diverses époques du développement artistique ; ils auront vécu la vie même de l'art. Cela vous paraît simple; et c'est simple, en effet. Mais c'est toute une révolution. Car si nul, sous peine d'être tenu pour privé de raison, n'aurait la pensée, pour enseigner l'histoire ou les humanités à des collégiens, de faire commencer l'histoire, par exemple, au règne de Louis-Philippe, ou les lettres, au théâtre de Dumas fils, et d'omettre tout ce qui précède, on a longtemps trouvé naturel, pour enseigner la musique, de faire commencer le chant à la basse école italienne, et la composition à l'opéra de 1830. C'est pourquoi l'ignorance de la plupart des musiciens est prodigieuse ; ils en ont donné quelques preuves réjouissantes dans l'*Enquête* du *Figaro*; et l'on en sait d'autres encore. C'est un prix de Rome qui, entrant un jour au Châtelet, tandis qu'on exécutait l'*allegretto* illustre de la Symphonie en *la*, confiait à un voisin : « C'est gentil, ça; ça doit être de Saint-Saëns. » Et c'est un autre prix de Rome qui disait naguère à un camarade, après la sublime exécution de la *Symphonie avec chœurs* par M. Richter : « Je t'abandonne le finale, mais conviens que dans le scherzo il y a des choses pas mal. » Quand l'enseignement de la *Schola* n'aurait d'autre résultat que d'apprendre aux jeunes musiciens à connaître, à comprendre et à aimer les grandes œuvres, vous avouerez que ce ne serait pas déjà si peu de chose.

La méthode d'enseignement de la *Schola* sera appliquée aux chanteurs et aux instrumentistes aussi bien qu'aux compositeurs. Ainsi que le dit excellemment M. d'Indy, il est aussi profitable aux élèves de chanter dans le style exact une monodie liturgique ou de jouer comme il convient une sonate pour violon de Corelli, que d'étudier la structure d'un motet ou d'une suite. Pour les chanteurs, par exemple, une fois achevés les travaux techniques de l'enseignement du premier degré, qui comprennent les exercices de pose de la voix, d'articulation, de diction, de déclamation, ainsi que des exercices de vocalise tirés de Bach, de Hændel, des Italiens du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, commencera, avec l'enseignement esthétique du second degré, l'étude complète du chant grégorien, puis du style polyphonique ou palestrinien, puis du style « récitatif » de Carissimi ou de Monteverde. Viendront alors Bach et Hændel, puis l'ancien opéra français, ainsi de suite jusqu'à Wagner et aux œuvres modernes; et chacune de ces études sera conduite de façon à faire connaître les maîtres que l'on passera en revue, et goûter le caractère de leurs œuvres. Croyez-vous que cette éducation ne contienne pas plus de sens, de richesse et de substance, et n'ait pas plus de chance de former des artistes, que celle qui se donne dans l'établissement officiel de la rue Bergère? Elle n'apprend pas moins bien le métier, et apprend en outre l'art. Je sais, en revanche, un jeune élève qui vient d'être admis au concours du Conservatoire : vous dirai-je ce que ses professeurs lui commandent d'étudier? Un air d'*Hamlet* et un air de *Charles VI*. Voilà les objets qu'on propose à son effort. C'est à ces pauvres choses, à ces pitoyables musiques sans forme, sans style et sans beauté, qu'il va consacrer des mois de travail. Que tirera-t-il d'une telle étude? Rien. Et encore rien. Ni pour la technique du chant, ni pour l'intelligence de l'art. On a coutume, parmi les musiciens, de se plaindre de la sottise et de l'ignorance des chanteurs. En vérité, comment feraient la plupart d'entre eux, avec de telles leçons et de tels maîtres, pour être autres que ce qu'ils sont? Quant à ceux qui, malgré ces leçons et ces maîtres, arrivent d'eux-mêmes, par leur labeur et leur volonté, à devenir des artistes, cela tient du prodige, et il faut bien qu'ils aient un peu de génie.

L'enseignement instrumental est organisé à la *Schola* selon le même plan que l'enseignement vocal. L'enseignement de la composition, entre dans plus de détails encore et pénètre les choses jusqu'au fond. Depuis la monodie médiévale jusqu'à la musique dramatique et symphonique contemporaine, il n'est pas une forme qui ne soit étudiée dans son histoire et dans son esthétique, et dont l'étude théorique ne soit accompagnée d'applications pratiques d'analyse et de composition; il n'en est pas pour qui l'on ne s'attache à montrer à quel sentiment elle répondait, à quel moment de l'esprit humain et de l'évolution musicale elle s'accordait, à la restituer enfin dans sa beauté vivante... On fera ainsi des musiciens qui connaîtront profondément leur art, qui le comprendront et le goûteront tout entier, dont l'esprit sera enrichi et fortifié de la richesse et de la force de la tradition et du passé, et qui sauront, sous quelques formules vieillies, retrouver ce qui ne meurt pas. On ne verra pas à la *Schola* de jeunes hommes, sous prétexte que la cadence fin-de-phrase de Mozart leur semble monotone, mépriser *Don Juan* ou les *Noces*, sans se rendre compte que leur propre musique est pleine de formules aussi, de petites formules harmoniques qui semblent dès aujourd'hui, à tout autre qu'à eux-mêmes, plus vieillottes que n'importe quelle cadence du siècle dernier. Et si la *Schola* ne donne point le génie à des élèves, elle leur donnera du moins l'intelligence et le goût. Certaines personnes, il est vrai, semblent craindre que cet enseignement, loin de donner le génie à ceux qui ne l'ont pas, soit capable de l'ôter à ceux qui l'auraient naturellement; en d'autres termes, que l'étude assidue des maîtres prive de leur originalité les musiciens nouveaux. Mon sentiment est tout contraire. Ce qui est pernicieux à l'originalité, ce n'est pas l'étude de *toutes* les formes, et surtout des formes anciennes : c'est l'étude exclusive d'*une* seule forme, et d'une forme moderne. Ce n'est pas la familiarité avec Roland de Lassus qui empêchera un jeune compositeur d'être original ; c'est la familiarité avec M. Massenet. On en connaît des exemples.

D'autres choses encore sont à citer dans le discours de M. d'Indy. La *Schola* a une classe de direction d'orchestre ; et tous les élèves, instrumentistes et autres, sont tenus de prendre part aux exercices d'ensemble choral : mesures excellentes, qui sont d'usage courant dans la plupart des conservatoires — de l'étranger. Et la *Schola* renonce au système des concours : son objet étant « de faire des artistes, et non des premiers prix ». M. d'Indy a terminé en invitant les élèves à ne point rechercher le succès, à travailler selon leur conscience, à aimer leur art d'un amour désintéressé. Dites du haut d'une estrade officielle, par des personnages chargés de croix et de fonctions, ces paroles-là n'auraient rien été que des lieux communs. Mais dites par un homme et devant des hommes qui ont fait leurs preuves, c'étaient des actes de foi, et je vous assure qu'elles avaient une sincérité et, si je puis dire, une solidité qui imposait... Je souhaite que la *Schola cantorum* vive et qu'elle vive selon l'esprit de ceux qui l'ont fondée.

Les concerts dominicaux ont inauguré leur saison. Peu d'œuvres nouvelles. Chez M. Colonne, une scène pour chœurs, orchestre et soprano solo, intitulée la *Nuit*, et dont l'auteur est M. Saint-Saëns. Elle est de disposition ingénieuse et de sonorité délicate, et fut agréablement chantée par Mme Lovano. Chez M. Chevillard, avec l'ouverture de *Claudie*, de MM. Hillemacher, qui fut exécutée au Trocadéro, et dont je vous ai parlé en temps et lieu, on entendit l'acte final du *Crépuscule des Dieux*, où le chef d'orchestre montra une fois de plus les rares qualités d'intelligence, de précision, de passion et de force tout ensemble qui font de lui l'égal des meilleurs kapellmeisters allemands. Le rôle de Siegfried était tenu par M. Bagès qui, paraissant pour la première fois en un concert symphonique, obtint un succès mérité par l'adresse et la netteté singulière de sa diction, et par son juste sens de la déclamation wagnérienne; on ne peut chanter avec plus d'aisance en même temps qu'avec un rythme plus strict. Mme Chrétien-Vaguet interprétait la partie de Brunnhilde d'une voix sonore, mais sans beaucoup d'émotion ni de sensibilité; et Mlle Lormont se distingua parmi les Filles du Rhin. Le dimanche précédent, M. Diémer avait exécuté, avec sa sûreté et son autorité coutumières, un concerto de Brahms auquel je ne puis trouver d'intérêt; plein de développements oiseux, de formules dépourvues de sens, d'une rhétorique pesante et vaine à la fois. Les admirateurs de Brahms le représentent volontiers comme le descendant direct de Beethoven et des grands Allemands. Lorsqu'on entend des œuvres comme ce concerto, on est tenté d'amender leur jugement, de penser que ce n'est pas des maîtres qu'il descend, mais des professeurs, et qu'il n'est pas de la lignée de Beethoven, mais de celle de Hummel.

PIERRE LALO.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France